

Aller simple.

Cette blancheur m'assomme. Les murs pâles, la clarté fantomatique des néons, et ces habits blancs... Toujours blancs. Une fausse idée de pureté sans doute. Les mains et les pieds enchaînés, je ne peux pas faire grand-chose. Devant moi, la porte immaculée est saisie d'un déclic. Je lève ma tête lourde. Un homme, de haute taille, rentre d'un pas rapide, décidé, inébranlable. Des lunettes encadrent son visage, de la même manière que son costume lui serre le corps. Encore un homme coincé.

« Mademoiselle Léu Teria. Je suis M. Kanon, des interrogatoires. Vous savez sans doute pourquoi vous êtes ici ? »

Sa voix dure résonne pendant longtemps dans mon crâne. Bien sûr que je sais pourquoi je suis ici.

Mes pas me conduisent jusqu'à la cellule pharmaceutique, en plein cœur des quartiers de l'État. Là où sont stockés tous les échantillons de « vieillissement ». Depuis quelque temps, les recherches concernant ce sujet se multiplient, et ils vont être contents d'avoir un cobaye humain sans avoir à remplir toute la paperasse nécessaire. L'espérance de vie est à la hausse, et depuis la découverte de cette étrange substance permettant de « prélever » la vieillesse de la personne, nombreux sont les candidats à défier la mort. Plus personne ne meurt avant les 120 ans maintenant. Et pour raisons scientifiques, les cellules dites « de vieillesse », sont stockées dans cette salle, la salle d'opération.

Je m'avance dans un couloir qui me conduit à mon destin. Mon plan bien ficelé prend place. Aucun capteur ne me détecte et mes pieds nus rentrent dans la cellule pharmaceutique. De nombreux échantillons sont disposés, bien classés, à l'intérieur de grandes armoires chargées de les conserver. Il ne faut pas tergiverser. Je donne un grand coup de poing dans la vitre. Les alarmes résonnent longtemps dans mon crâne.

« Je me suis introduite dans vos quartiers, je crois, tentai-je.

- Oui, je crois savoir ça, commente-t-il, sèchement. Autre chose ?
- Avez-vous vraiment besoin de mon témoignage ?
- Je crois bien, oui. »

Mes mains ridées relèvent mes cheveux grisonnants.

« J'ai sans aucun doute emprunté des produits appartenant à l'État, pour mon usage personnel.

- En effet. Et ce qui concerne la suite ? Ne vous méprenez pas, nous savions que vous avez encore tous vos souvenirs.

- Ne vous méprenez pas, je vais y venir. »

Effectivement les souvenirs sont là.

Ma main prend une des capsules. Je tressaille quand le métal froid touche celle-ci, meurtrie par le coup dans la vitre. La capsule est bien plus petite que je ne le pensais. Quand on sait ce quelle renferme... Je place cette dernière dans son enclos, la seringue est prête. Ma tête tourne, on m'assaille, le bruit est insupportable, il faut en finir, avec ces sirènes, avec cette politique. J'enlève une part de la mince toge que je porte, me dévoilant à demi. La fine pointe s'approche. La douleur m'envahit, alors que l'aiguille rentre dans mon poignet. Il ne faut pas faiblir. Mes tempes ne sont que tambour et mon sang ne semble plus circuler. La douleur s'installe, prend ses aises, et m'habite, mon visage semble couler, mes joues tombent. Le temps passe et je sombre dans le noir.

« Tentative de suicide, par vieillissement accéléré, déclara-t-il. Illégal. Un acte stupide, un rêve de fou, je suppose ?

- Vous me prenez pour une folle ?
- Peut-être.
- Vous n'avez pas vu beaucoup de tentatives de suicides ces dernières années, n'est-ce pas ?
- En effet, rares sont ceux qui vont à l'encontre de la loi et des mesures mises en place, qui garantissent la sûreté du peuple. Comme il le faut.
- Vous emprisonnez la nation à travers vos protections, vos sécurités. Plus personne ne peut ne serait-ce que se casser une jambe. La liberté est opprimée. Enfin, vous aviez prévu pas mal de cas, sauf celui-là, évidemment.
- C'est l'exception.
- Je prends ça pour un compliment. Je l'ai trouvé.
- Je ne vous comprends pas. Vous êtes fière de votre acte, et vous me méprisez, alors que nous souhaitons garantir la sûreté du monde. La vie doit être préservée. Vous n'êtes qu'une misérable qui va à l'encontre des lois.
- Vos lois ne sont pas les bonnes. J'ai donc décidé de les contourner. Pour le bien du monde, je devais le faire.
- Personne ne le peut. Votre présence le prouve, n'est-ce pas ? »

Je me tais. De nouveaux souvenirs reviennent.

Mon cœur bat la chamade alors que ma face, collée contre le carrelage glacé, est secoué par des vibrations. Des bruits de pas. Mon esprit est embrumé, figé, par cette substance implantée dans mon organisme. Les bruits de pas se rapprochent. Les alarmes sonnent toujours. Mes membres sont raidis et, malgré la profusion des sons, j'entends ma faible voix émettre un gémissement. Les vibrations s'arrêtent. Ils sont déjà là.

« Elle est là ! Allez-y !

- Capitaine, sa peau... elle...
- Silence ! Faites ce qu'on vous dit ! Vous la transporterez jusqu'à la cellule médicale. »

On me soulève d'un coup sec. Mes membres craquent, mes muscles me font terriblement mal.

« Ce que vous faites va à l'encontre même de la religion. Vos actes sont une insulte envers le divin, c'est une faute extrême.

- Vous parlez de faute ? Du respect de la vie ? Vous qui la modifiez et qui allez à l'encontre des règles de la nature ? Vous êtes ridicules.

- C'est dans le respect de Dieu que nous offrons à l'espèce humaine cette longévité.

- Vous offrez ? Vous décidez vous-même de ce qui est bon ou mauvais. On se sent supérieur n'est-ce pas ?

J'ai crié. Fort. Il me regarde avec dégoût, prêt à se lever.

« Nous tachons de faire respecter l'ordre dans le respect de la vie. Je ne vois pas de prétention. Et la création de règle est nécessaire. Des règles qu'on doit respecter. »

Un sourire naît sur mes lèvres.

« Je crois me rappeler de quelque chose... Quand on commet une faute grave, la sanction est la mort n'est-ce pas ? La pire des punitions, pour votre régime qui prime tant la vie... Mais... c'est ce que je désire n'est-ce pas ? Je crois que... Vous êtes coincé, non ? »

Je suis sur la table d'opération. Mon corps est attaché. La douleur me tétanise. Des lumières dansent autour de moi, l'ombre me joue des tours. J'entends des gens se déplacer à toute vitesse. Je vois tout flou. J'entends moins bien aussi. Et cette douleur.

« Stabilisez-là ! Allez-y ! »

Je me fais piquer. La douleur est limpide, sans comparaison avec l'autre combat que je mène. Une porte s'ouvre. J'entends des bruits de pas ténus.

« Arrêtez tout. Laissez-la. »

Un silence plane.

« Qu'est-ce que vous dites ? La vie...

- Fermez-la, et ramenez-vous ici. »

Les messes basses commencent. Des chuchotements infimes. Enfin, je n'en suis pas sûr, mes oreilles bourdonnent, je n'entends presque rien. Plus personne ne bouge autour de moi en tout cas. Ils ont enfin compris.

La douleur reprend. Une douleur vive, puissante me cloue à la table d'opération. Il ne me faut que la subir. Il faut tenir. Il faut tenir. La douleur reprend, agitée, surprenante, et m'attaque sur tous les fronts. L'air me manque. Mes yeux s'affolent, mon crâne tambourine, je ne respire plus. Je sombre à nouveau. Replonge dans le sommeil, vers une mort certaine. Il faut tenir. Il faut tenir. Il le faut. Alors que le navire s'immergeait complètement, mon cœur rebondit de plus belle. Mes yeux s'ouvrent d'un coup, quittent les ténèbres. Je me débats. Je lutte. Mes muscles craquent. Il faut tenir. Et je tiens.

« Je suis navré mais... elle s'en est sortie. »

Un silence s'installe. Je continue avec aplomb.

« Vous vous retrouvez pris en tenaille. Soit vous exaucez mon vœu, c'est-à-dire, de mourir, en m'exécutant sur la place publique, comme le veut votre charmante loi sur les hors-la-loi de haut rang, soit vous ne voulez en aucun cas me satisfaire, ce que je peux comprendre... mais... dans ce cas... vous allez à l'encontre de vos précieuses lois. Et ce n'est pas permis. »

Je le regarde, victorieuse. Sa mine me paraît triste.

« Vous aviez tout prévu depuis le début ? demanda t'il.

- J'avais envisagé cette possibilité, dans le meilleur des cas.
- Et bien je suis fort déçu, mademoiselle Leu Téria. Enfin ! Vous pensez que c'est fini ?

- Eh bien, oui. Je crains me répéter, mais vous êtes coincé, c'est un fait.

- Si l'on suit vos possibilités, je suis d'accord. Mais il existe une dernière solution. »

Son regard paraît amusé, maintenant. La dernière possibilité...

« Nous n'exauçons pas votre souhait, car la vie n'a pas de prix, ce serait vous donner raison. Mais nous vous garderons avec nous, afin d'affiner les techniques d'interrogatoire. Les interrogatoires musclés. Ou douloureux, vous voyez le genre, insista-t-il d'un air entendu.

- Vous perdrez tout crédit envers le peuple ... murmurai-je.

- Mais attendez ! Vous croyez que le peuple sait tout ce qui s'est passé la nuit dernière ? Bien sûr que non. Personne ne le sait. Car, rien de cela ne s'est produit. C'est interdit ! » ajouta-t-il avec un regard rieur.

À croire que cette homme peut rire, finalement.

Ma tête tombe sur la table. Foutues précautions. Dire que je n'en ai pas pris. Encore une règle dépassée ? La limite est franchie cette fois-ci. Et aucun retour n'est envisageable.